Joseph-Yvon Thériault

Directeur du Département de sociologie de l'Université d'Ottawa

(1991)

“Individualisation,
universalisation, démocratisation :
le temps de l'histoire”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Joseph-Yvon THÉRIAULT, "Individualisation, universalisation, démocratisation : le temps de l'histoire".

Un article publié dans la revue **Possibles**, Montréal, vol. 15, no 2, printemps 1991, pp. 127-140.

M Joseph-Yvon THÉRIAULT, sociologue et professeur au département de sociologie de Université d'Ottawa, nous a accordé le 4 juin 2003 son autorisation de diffuser électroniquement ses travaux. Le 11 mai 2005, dans le cadre de l'ACFAS, M. Thériault nous a réitéré son autorisation.

Courriel : jtheriau@uottawa.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 13 mai 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec.

Joseph-Yvon THÉRIAULT,
Directeur du Département de sociologie de l'Université d'Ottawa

“Individualisation, universalisation,
démocratisation : le temps de l'histoire”

Un article publié dans la revue **Possibles**, Montréal, vol. 15, no 2, printemps 1991, pp. 127-140.

Joseph-Yvon THÉRIAULT,
"Individualisation, universalisation, démocratisation :
le temps de l'histoire".

Un article publié dans la revue **Possibles**, Montréal, vol. 15, no 2, printemps 1991, pp. 127-140.

Il n'existe plus aujourd'hui dira Francis Fukuyama (1989), dans un texte devenu vite célèbre, « The End of History », d'idéologie rivale à la démocratie libérale¹. La mort du communisme a définitivement sonné le glas aux différentes tentatives, depuis deux siècles, de proposer des alternatives à l'individualisme démocratique. Après les défaites historiques de l'absolutisme au dix-neuvième siècle, celles, au vingtième siècle, du fascisme ou du nazisme et du communisme annoncent la victoire finale du libéralisme. Ces grandes idéologies, pour reprendre une expression de François Lyotard, étaient les « méta-récits » de la modernité². Mais, à l'encontre de ce dernier, Fukuyama ne croit pas à la fin de celle-ci, mais bien à sa victoire. Dans une version renouvelée « de la fin des idéologies »³ la modernité apparaît en effet victorieuse car l'idéologie démocratique libérale a vaincu ses ennemis, ouvrant un monde dorénavant déidéologisé, c'est-à-dire réconcilié autour des idéaux

¹ Francis Fukuyama, « The End of History » The National Interest, #16, Summer 1989, pp. 3-18. Les références subséquentes à ce texte seront simplement indiquées par la pagination, ceci afin de ne pas multiplier inutilement les notes.

² Francis Lyotard, La condition post-moderne : rapport sur le savoir. Paris, Éditions de Minuit, 1979.

³ Voir à cet effet Daniel Bell The End of Ideology. New York, Free Press, 1965.

bourgeois. Des conflits persisteront, souligne-t-il : ceux liés à la religion ou au nationalisme par exemple. Ils n'apparaissent plus toutefois comme des idéologies rivales mais plutôt comme le signe du développement encore insuffisant d'un libéralisme qui a par ailleurs démontré, insiste-t-il, sa capacité de résoudre ces questions en les renvoyant à la sphère privée.

Pour Fukuyama « la fin de l'histoire » ce n'est donc pas uniquement la victoire du « méta-récit » libéral démocratique. Elle n'est pas un phénomène propre à la sphère macropolitique, à travers le monopole de l'idéologie démocratique libérale sur l'ensemble des pays de la planète ou, suite à l'absence de modèles oppositionnels, grâce à la mort du communisme et de la guerre froide. Elle est aussi la victoire culturelle de l'Occident par l'extension de la société de consommation et de l'individualisme utilitaire à la planète entière. Victoire à la Pyrrhus semble croire d'ailleurs Fukuyama, car la société qui a participé le plus à l'universalisation des valeurs de la société de consommation occidentale est le Japon. On peut résumer, souligne-t-il, le contenu de l'État universel homogène (le concept hégélien par lequel il définit l'espace politique dans la fin de l'histoire) « comme la démocratie libérale dans la sphère politique liée à la généralisation des VCR et des stéréos dans l'économie »⁴. On se rappellera, et Fukuyama n'est probablement pas sans y avoir songé, que Lénine définissait le communisme comme l'organisation des soviets plus l'électrification des campagnes. C'est pour lui cette définition collectiviste d'une fin possible de l'histoire qui a été vaincue pour y être substituée par une culture utilitaire et individualiste. La solidarité n'aurait plus sa place au pays des atomes.

Il serait possible par une lecture rapide et critique de réfuter les principales affirmations de la thèse développée par Fukuyama. Le fait que l'auteur soit un haut fonctionnaire du département d'État américain et que le texte cité ait été publié dans la très conservatrice revue *The National Interest* sont déjà des indicateurs du caractère idéologique (dans le sens marxisme, au service de...) de l'article. Et, en effet l'auteur ne voit dans les événements actuels que la confirmation de la thèse de la supériorité culturelle du mode de vie américain, thèse soutenue depuis fort longtemps par les idéologues américains : d'où le ton triomphaliste et arrogant des propos tenus. La fin de l'histoire, c'est la récolte du fruit des victoires militaires sur le Japon fasciste, sur l'Allemagne nazie et le résultat de la lutte tous azimuts menée contre le communisme depuis quarante ans par l'Amérique. En fait, l'auteur semble réaliser, près de trente ans après la fin du McCartisme, que la guerre froide est terminée. Sa

⁴ Francis Fukuyama « Entering Post-History », *New Perspective Quarterly*, Vol 6, No. 3, Fall 1989, pp. 49-52.

vision de l'histoire d'ailleurs est réductrice à l'affrontement entre les deux grands blocs idéologiques, semblant par le fait ignorer qu'il y a belle lurette que cet affrontement est stérile et que l'histoire marche à autre chose (nous y reviendrons). Une autre chose qu'il ignore complètement, lorsqu'il ne la traite pas avec mépris. Ainsi va-t-il du Tiers monde et des forces qui travaillent ces sociétés, soulignés en aparté comme des sociétés en retard... encore dans l'histoire pour quelques années. Ces réalités, comme nous l'avons souligné pour le nationalisme et la religion, sont simplement perçues à la remorque de l'idéologie libérale démocratique américaine. Enfin, il ne s'intéresse pas non plus, dira-t-il, à réfuter la prolifération des idéologies « promoted by every crackpot messiah around the world » (...) « For our purposes, poursuivra-t-il, it matters very little what strange thoughts occur to people in Albania or Burkina Faso » (p. 4)

Il est silencieux aussi sur les forces sociales, les mouvements sociaux, qui traversent nos sociétés. Pour lui une seule valeur s'affirme en République de Chine, en URSS, dans le Tiers monde, en Europe ou en Amérique : c'est le consumérisme. Un seul acteur social joue ou est appelé à jouer un rôle significatif dans « l'État universel homogène », c'est l'individu égoïste, consommateur ou entrepreneur, utilitaire ou hédoniste. Nous y reviendrons, mais disons rapidement que c'est faire peu de cas de l'extrême diversité des protestations qui naissent à l'Est, suite à la mort du communisme, comme à l'Ouest, dans la foulée des nouveaux mouvements sociaux. C'est rapidement conclure aussi, comme le rappelle John Kenneth Galbraith dans sa réplique à « The End of History », que la « célébration verbale » du marché, à laquelle on assiste aujourd'hui, correspond à une pratique effective de prédominance de l'entrepreneur individuel. L'histoire récente démontre plutôt selon Galbraith qu'autant à l'Est qu'à l'Ouest de grandes organisations fortement liées à la logique étatique persistent et persisteront à côté de la logique du marché où s'affrontent les choix et les stratégies individuels⁵. il pourrait s'agir non pas d'une réduction des options (fin de l'histoire), mais de l'entrée dans une société où des logiques diverses élargissent l'éventail des choix à nos dispositions (plus d'historicité).

Enfin, la lecture hégélienne sur laquelle Fukuyama fait reposer sa thèse de la fin de l'histoire apparaît une lecture assez impressionniste de Hegel. L'histoire y lit-on est un processus dialectique ayant un commencement, un développement et une fin. La fin justement, Hegel l'aurait vue dans la bataille d'Iéna en 1806 où Napoléon, par les armes, imposait l'Esprit moderne,

⁵ John Kenneth Galbraith, « Have Capitalism and Socialism Converged » *New Perspectives Quarterly*, Vol. No. 3, Fall 1989, pp. 46-49.

actualisant ainsi les principes de la Révolution française : la démocratie égalitariste. À la suite de son mentor Alexandre Kojève, Fukuyama croit que Hegel avait vu juste, tout en sous-estimant les batailles que l'Esprit universel aurait à faire pour définitivement s'imposer comme « État universel homogène ». La mort du communisme, l'universalisation de l'économie de marché, confirmeraient, près de deux siècles après, l'intuition hégélienne. Et, l'« État universel homogène », si non encore concrétisé, trône dorénavant sur les esprits des citoyens du monde entier sans véritable opposition. « La fin de l'histoire » c'est donc, à travers cette lecture hégélienne, « le point final de l'évolution idéologique et l'universalisation de la démocratie libérale occidentale comme la forme achevée du gouvernement humain » (p. 4).

L'histoire a des ruses qui rapidement rendront probablement caduc le pronostic de l'atteinte d'un point final à l'évolution idéologique de l'humanité. Néanmoins, au delà de l'utilisation politique des événements contemporains et d'une simplification tant historique que théorique, les constats de Fukuyama méritent qu'on s'y arrête. Un peu comme le conservateur Edmund Burke, malgré son effroi, avait su déceler dès les premiers mois de la Révolution française de 1789 (longtemps avant la prise du pouvoir par les Jacobins) le caractère radicalement nouveau des phénomènes sociaux se réalisant en France ⁶, Fukuyama (rappelons que son texte a été publié en août 1989 avant l'effondrement communiste dans les pays de l'Est) nous conduit à réfléchir sur deux processus majeurs de l'histoire sociale récente : soit, 1 : l'avancée indéniable au cours des dernières années de l'idée de la démocratie moderne, celle associée aux droits de l'homme et au suffrage universel (tout en émettant de sérieux doutes par ailleurs sur sa victoire définitive, voire même sur la possibilité qu'une telle chose puisse jamais se réaliser, on dira que la démocratie est actuellement une idée porteuse) ; 2 : une « planétarisation des pratiques sociales » se réalisant par le double processus de l'universalisation et de l'individualisation des consciences, processus qui semble en effet porter de l'eau au moulin à la thèse du vieux Hegel qui croyait que l'Universel appelait le particulier, que l'individu était un produit de la Raison moderne.

Démocratisation, universalisation, individualisation, voilà trois idées qui nous apparaissent effectivement être au cœur de la pratique sociale contemporaine. Toutefois, il ne nous semblerait pas, au contraire, que les avancées récentes de la démocratie annoncent en rien la fin de l'histoire. Tout comme le phénomène d'individualisation ou d'universalisation des consciences ne conduit pas inéluctablement à la victoire du sujet économique. C'est une méconnaissance de la démocratie moderne, du moins une sous

⁶ Edmond Burke, *Reflections on the Revolution in France*, London, Penguin 1983.

estimation de ses possibilités, que de croire qu'elle mène à l'uniformisation et à la victoire définitive du marché. En cela Fukuyama reprend une longue tradition de jugements sur la démocratie libérale qui ont pourtant été démentis par les faits.

Nous ne reviendrons pas sur Hegel, que Fukuyama lui même reprend et qui ne voyait dans le déploiement de la société civile moderne que le déchaînement des passions individuelles, qu'un lieu « où chacun est une fin pour soi, » qu'une confirmation de la victoire du particulier, de l'individu égoïste, de l'arbitraire contingent⁷. Tel était le prix pour Hegel de la réalisation du grand projet de la modernité, une société dorénavant régie par la subjectivité. Et c'est ainsi effectivement que la fin de l'histoire reposait pour lui sur la disparition de liens communautaires au sein de la société civile. Les passions qui traverseront dorénavant celle-ci ne seront que des passions particulières, celles de l'homo oeconomicus, de l'être de besoin. Uniforme à force d'être particulière, tel est le jugement de Hegel sur une sociabilité moderne travaillée par l'atomisation. Tout le moment éthique de la société, est-il besoin de le rappeler, se trouvait ainsi ramené dans l'État de droit, ce monstre froid porté par la seule Raison.

Nous n'insisterons pas non plus sur Karl Marx pour qui la démocratie bourgeoise n'était qu'une illusion masquant les intérêts égoïstes du bourgeois. Quant à la démocratie réelle, qu'il repoussait dans l'après capitalisme, elle sera non politique, reposant sur la fin de la division de la société en classes, sur la fin des particularismes nationaux, et même pour lui, sur la fin des égoïsmes individuels. L'individu sans médiation, en parfaite communion avec la communauté universelle, qui sera le citoyen de cette fin de l'histoire, version communiste, annonçait là aussi la fin des passions collectives. Un monde enfin réconcilié avec lui même, transparent, où des individus béats seront chasseurs l'après-midi et philosophes après le dîner (sans qu'il nous dise, diront aujourd'hui les féministes, qui préparera les repas et qui fera la vaisselle).

Il faut toutefois s'arrêter plus longuement à Tocqueville, car il est le premier et demeure le plus lucide observateur de la socialité démocratique. Et pourtant, chez lui aussi, est présente cette tentation de voir dans le fait démocratique, à travers le processus d'égalisation des conditions, l'annonce d'une fin possible de l'histoire. Les hommes dans les sociétés démocratiques, ne cesse-t-il de rappeler, auront une seule vraie passion, celle de l'égalité. Ils sont industriels certes, mais continuellement affairés à améliorer leur bien

⁷ G.W.F. Hegel, *La Société civile bourgeoise*, (1821), Paris, Maspero, 1975, p. 57.

être personnel, à varier, à altérer ou à renouveler chaque jour les choses secondaires. Multitude de petites ambitions et d'ambitieux mais peu, dira Tocqueville, de grandes ambitions et de grands hommes comme ce es et ceux lui ont marqué les périodes révolutionnaires.⁸ D'ailleurs, poursuivra-t-il, « Je ne soutiens pas (...) qu'un peuple soit à l'abri des révolutions par cela seul que, dans son sein, les conditions sont égales ; mais le crois que quelles que soient les institutions d'un pareil peuple, les grandes révolutions y seront toujours infiniment moins violentes et plus rares qu'on suppose ; et j'entrevois aisément tel état politique qui, venant à se combiner avec l'égalité, rendrait la société plus stationnaire qu'elle ne l'a jamais été dans notre Occident.⁹

Non seulement les perspectives de changement radical (révolutionnaire) s'amenuisent-elles dans les sociétés démocratiques, le goût même des actions collectives tend à disparaître. La passion pour les grandes oeuvres et les grandes causes propres aux individus des sociétés aristocratiques s'efface sous l'effet de la poussée de l'individualisme. Il est vrai que Tocqueville voyait une limitation à cette individualisation dans la propension des Américains à s'associer. Cette tendance toutefois n'était pas liée pour lui à l'état social démocratique mais plutôt au trait spécifique du peuple américain. Le regard nostalgique qu'il jette en conclusion des deux tomes de *De la démocratie en Amérique* ne laisse aucun doute sur les dangers de la banalisation de la culture qu'il perçoit sous l'effet de l'homogénéisation opérée par le fait générateur qu'est l'égalité des conditions. C'est alors que lui apparut l'image possible d'une future culture démocratique ou « une foule innombrable d'hommes semblables et égaux (...) tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme ». ¹⁰ C'est alors qu'il conclut en disant : « Je promène mes regards sur cette foule innombrable composée d'êtres pareils, où rien ne s'élève ni ne s'abaisse. Le spectacle de cette uniformité universelle m'attriste et me glace, et suis tenté de regretter la société qui n'est plus. » ¹¹

« The end of history will be very sad time » conclut, pour sa part presque en écho, cent cinquante ans plus tard Fukuyama. Car, dans la période post-historique poursuit-il, il n'y aura ni art, ni philosophie (pas même après le dîner, comme Marx le croyait) mais simplement « l'entretien perpétuel

⁸ On se réfère ici aux Chapitre XIX et Chapitre XXI, du tome 2, de Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1981, « Pourquoi on trouve aux États-unis tant d'ambitieux et si peu de grandes ambitions » pp. 299-305 et « Pourquoi les grandes révolutions deviendront rares pp. 312-324.

⁹ Ibid. p. 316.

¹⁰ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (Tome 2), op. cit, p. 390.

¹¹ Ibid.

(perpétuel caretaking) du musée de l'histoire humaine ». Là aussi les idéaux, faisant appel « à l'audace, au courage, à l'imagination et à l'idéalisme disparaîtront pour être remplacés par « le calcul économique, la quête indéfinie de solutions techniques, des préoccupations environnementales et la satisfaction d'une demande en biens de consommation sophistiqués. » (p. 18)

Un scénario d'ailleurs que Daniel Bell avait déjà tracé au début des années soixante dans *La fin des idéologies*. En Occident disait-il, parmi les intellectuels, les vieilles passions sont épuisées. Certes, poursuivait-il, le besoin pour une utopie persistera : « Mais dorénavant l'échelle conduisant à la Cité éternelle ne pourra plus être une échelle construite sur la foi (« faith leader »), mais une échelle empirique : une utopie devant préciser où l'on veut aller, comment s'y rendre, le coût de l'entreprise et certaines réalisations de, et justification pour la détermination de qui paiera la note ». ¹² Une utopie réaliste, dirions-nous, qu'il croyait nécessaire, bien naïvement, d'associer à un consensus retrouvé. Il a été, en effet vite démenti par la génération des années soixante qui sous la bannière du « demandons l'impossible » ramena l'audace, la passion, le goût du risque et l'innovation sur la place publique.

Démocratie et historicité

Qu'ont tous ces observateurs de la démocratie moderne depuis deux siècles à voir dans la démocratisation et son processus d'individualisation une vaste entreprise d'homogénéisation ? L'individu perdu dans « la foule solitaire » selon la belle expression de Reisman devient la projection la plus répandue de la socialité démocratique. La démocratie en se déployant est présentée comme si elle devait inévitablement rabaisser l'humanité à des préoccupations essentiellement utilitaire. L'extension de la démocratie est perçue comme le point final de l'aventure humaine dans sa capacité de faire l'histoire.

Car il s'agit bien d'une projection. Dans les analyses que nous avons rappelées (et il serait possible d'allonger considérablement cette liste) l'homogénéisation est plus postulée que constatée. Ainsi, alors que Tocqueville nous présente son sombre tableau de l'avenir démocratique, il nous donne pourtant une photographie de la réalité démocratique fort

¹² Daniel Bell, *The End of Ideology*, New-York, Free Press, 1965, pp. 404-405. Voir principalement « *The End of Ideology in the West : An Epilogue*, pp. 393-407.

différente lorsqu'il décrit la société qu'il voit devant lui. Une « spectacle fort extraordinaire », « Tout est activité et mouvement » « autour de vous, tous se remue », « une activité sans cesse renaissante », « une inquiète activité, une force surabondante » ; voilà les expressions qu'il (Tocqueville) utilisait pour rendre compte de ce qu'il constatait dans l'état social démocratique américain.¹³ On voit mal dans de tels propos les fondements de sa conclusion pessimiste. Il semble refuser de croire ce que lui-même en observateur perspicace fut le premier à constater.

Ce n'est pas que dans l'Amérique tocquevilienne que la démocratie semble faire mentir sa projection théorique. Historiquement en Occident à l'encontre de la vision individualisante qu'en avaient Hegel et Marx, la démocratie a été un puissant outil de revendications collectives (y compris la revendication de la classe ouvrière). Il est faux de réduire l'« expérience de la démocratie libérale à sa variante économie de marché ». Sans que le marché ait été aboli il a dû accepter de cohabiter avec d'autres formes de régulation. Le capitalisme sauvage, version 19^e siècle, s'est complètement métamorphosé, jusqu'à être méconnaissable sous la contrainte des forces démocratiques. Rien n'indique d'ailleurs que ce travail de la société sur elle-même, cette continuelle redéfinition des progrès sociaux, réalisée grâce et à travers l'État de droit, se soit brusquement arrêté. Car, la société démocratique, elle a été avant tout la société historique par excellence. Elle a placé en son centre, plus qu'aucun autre régime l'idée du conflit, de la division. Elle a permis que s'exprime l'antagonisme des passions, les projets de société, les visions d'avenir Loin d'être un régime sans âme, sans valeur, les sociétés démocratiques se sont avérées être le lieu d'un questionnement interminable », le lieu de toutes les passions, de tous les projets, de toutes les visions d'avenir. Si la démocratie n'a pas une religion, elle accueille en son sein la diversité de celles-ci et le débat entres elles. Encore aujourd'hui ce sont dans les sociétés démocratiques que s'expriment avec le plus de force des discussions sur les fondements du lien social à travers la redéfinition des rapports hommes-femmes (féminisme), l'interrogation sur la vie (avortement), sur la liberté et la paix (pacifisme), sur le rapport avec la nature (l'écologisme).

Enfin, « la planétarisation des pratiques sociales », auxquelles nous avons déjà fait référence, infirme elle aussi les projections d'un avenir univoque, d'une histoire qui finit sous le poids du consensus autour des voleurs consuméristes. Lorsque cette « planétarisation des pratiques sociales » est analysée sous l'angle des mouvements sociaux, l'avenir s'envisage tout

¹³ A. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Tome 1, op. cit., pp. 338-339. [Voir l'édition numérique dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

autrement. Le temps triste de la fin de l'histoire n'apparaît plus une hypothèse plausible. Au contraire, semble s'ouvrir une période où l'individu, partout sur la planète, réaffirme son droit à la parole, à la liberté, à la dignité. Les mouvements sociaux des années quatre-vingt, nous dit Szusza Hegodus, font appel à une conscience individuelle et planétaire qui retravaille les thèmes de la guerre, de la faim et de la pauvreté dans une dimension prioritairement éthique. Il faut voir dans ceux-ci, dit-elle, un formidable mouvement autonomiste, individuel et collectif, qui conflictualise les grandes questions posées à nos sociétés et qui par conséquent multiplie les options disponibles aux citoyens. Ces mouvements ne présentent pas un projet de société, ils produisent la société à travers un procès de création conflictuelle. En élargissant les choix ils ouvrent nos sociétés à plus d'historicité.¹⁴

L'image du mouvement ouvrier et celle encore projetée par différentes franges des mouvements sociaux contemporains nous ont habitués à une conception essentialiste et tragique de l'action collective. Celle-ci consistait à réaliser des transformations qu'on postulait inscrite dans sa réalité sociologique. Il y a dans cette conception une référence à une vérité que l'acteur social porte en lui comme un stigmate. Il y a aussi, et on commence à en convenir, une conception qui enferme l'acteur dans un rôle prédéterminé, bref un certain refus de l'histoire. L'avancée récente de la démocratie et du processus d'individualisation nous éloigne de cette conception. Il faut s'en réjouir. Elle ouvre nos sociétés à un acteur plus autonome, mais aussi plus porté par le doute, plus ouvert à l'inconnu. Un acteur n'ayant plus l'assurance de détenir la clef de l'avenir, mais habité continuellement par cette « inquiète activité » que Tocqueville avait cru déceler dans le tissu social démocratique. En fait, un acteur plus démocratique, plus ouvert à l'historicité.

Il est quelque peu ironique d'annoncer aujourd'hui la fin de l'histoire et la victoire définitive de l'économie de marché alors que, au contraire, l'historicité semble pénétrer des contrées et des régimes qui avaient tout fait pour s'en prémunir. Comment peut-on annoncer le « point final de l'évolution idéologique » de l'humanité alors que, plus que jamais, les mouvements sociaux contemporains en se décontextualisant et en s'universalisant interpellent l'opinion publique mondiale à partir d'une dimension éthique. Mais, il serait trop facile de rejeter les prétentions d'un Fukuyama au nom de son statut d'intellectuel organique des puissants de ce monde. Nous l'avons rappelé, l'idée que la démocratie produira une société insignifiante, une

¹⁴ Szusza Hegodus « Social Movements and Social Change in Self-Creative Society : New Civil Initiative in the International Arena » *International Sociology*. Vol. 4, no 1, p. 19-36.

société d'individus essentiellement préoccupés par leurs besoins matériels égoïste, une société sans passion et donc sans avenir n'est pas l'apanage des groupes au pouvoir. C'est une idée qui traverse les siècles démocratiques et qui fut portée par les plus grands intellectuels critiques, comme par les plus sympathiques lecteurs de la démocratie. Que cette idée ait et fut continuellement démentie par l'histoire des sociétés démocratiques n'empêche nullement que ce discours soit repris et entendu.

Le pourquoi d'une telle cécité n'est pas simple. Il faudrait peut-être revenir à cette idée hégélienne selon laquelle le projet de la modernité est l'avènement de la subjectivité comme fondement de l'organisation sociale (autre façon de dire le projet démocratique). La réalisation d'un tel projet implique une certaine banalisation de la culture. La modernité démocratique dira Habermans s'est construite sur « l'ébranlement des évidences ». Il ne faut pas conclure qu'une société qui place en son centre la subjectivité verra disparaître tout contenu culturel, toute définition de la bonne-vie, toute notion de solidarité pour faire place au sujet individuel. Mais, il faut admettre qu'une telle société soumettra ses contenus culturels, ses définitions de la bonne-vie, ses notions de solidarité à un « questionnement interminable ». Elle sera une société traversée continuellement par une « inquiète activité ».

La démocratie sera donc toujours un régime qui doute de lui-même, un part qu'il est possible d'être solidaire tout en sachant que cette solidarité est contingente. Et il aura toujours des individus qui refuseront le risque démocratique qui tourneront le dos au réalisme moderne pour annoncer de nouvelles certitudes que celles-ci soient puisées dans une « philosophie de l'histoire », ou dans une philosophie « de la fin de l'histoire », il s'agit toujours d'un même projet : celui de mettre fin à l'inquiétude démocratique pour des lendemains qui chantent (version marxiste), ou pour des lendemains tristes. (The End of History will be a sad time, Fukuyama). Cette fin n'est nullement prévisible lorsque l'on sait que plus de démocratie a toujours voulu dire plus d'historicité.

Fin.